

Frédéric Boyer

Les innocents

Roman



Extrait de la publication

Les innocents

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, *roman*, 1991.

EN PRISON, *roman*, 1992.

DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, *roman*, prix du Livre Inter, 1993.

COMPRENDRE ET COMPATIR, *essai*, 1993.

COMME DES ANGES, *roman*, 1994.

EST-CE QUE TU M'AIMES ?, *roman*, 1995.

LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995.

L'ENNEMI D'AMOUR, 1995.

Frédéric Boyer

Les innocents

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-483-7

*« Je vous avais dit, mon amie, de bien fermer la porte de votre cœur,
Afin que personne n'y entrât au milieu des fleurs et des fruits ! »*

chanson populaire du Léon

C'était bien de leur faute. Il ne fallait pas croire comme ça qu'on s'en tirait toujours. Qu'on pouvait tout faire impunément... Ils étaient coupables et il nous semblait que nous l'avions toujours su, tellement c'était humain et familier sur eux... Même si pour tout expliquer ce qu'ils avaient fait, pour tout comprendre comment et pourquoi, on n'avait que des mystères. Même si finalement c'était l'idée qu'on avait besoin d'eux pour tout comprendre... Toutes ces choses qui nous dégoûtent et que dans le fond nous aimons... Ils agaçaient avec leur tranquille sincérité, leur paix de coupables... avec cette réelle et très sincère sécurité qu'ils tiraient d'on ne savait où à l'intérieur d'eux-mêmes... et qui sautait aux yeux dès qu'on s'approchait trop près d'eux, dès qu'on les observait un petit peu longuement. Ils avaient l'air le plus tranquille du monde même si un rien fatigué, même si un rien perdu. Mais ça on ne faisait pas attention, on ne voulait pas voir. Ne restait d'eux qu'une impossible assurance de traîtres, qu'une douceur insaisissable.

On ne pouvait admettre cette façon-là de se faire juger. Avec cette assurance qui s'accrochait on ne savait où... Comme s'ils étaient perpétuellement lavés de tout soupçon... quand même quoi qu'ils fassent. Comme s'ils étaient inca-

pables d'inscrire la moindre faute... malgré tout ce qu'on pensait d'eux, ce qu'on soupçonnait fortement.

Ça devait mal finir, disait-on comme pour se rassurer. Ann était fatalement coupable. Et on accusait Abel d'être complice. Complice, c'est comme responsable. Celui qui laisse faire par amour ressemble à celui qui fait. Il est comme celui qui fait. C'est autant lui qui fait. C'est le même crime... avec l'amour en plus, avec l'aveuglement. Plus loin que d'être fou encore, cette chose en celui-là qui l'avait poussé... Cette force qui pousse un jour les plus effacés d'entre nous, les moins acteurs d'entre nous, à faire tout ce qu'on leur demande excepté de ne pas faire, excepté ce qu'ils n'auraient pas dû faire.

On les appelait enfin par leur nom, Ann et Abel. Mais il s'en fallait, disait-on, qu'ils soient jugés de tout et pour tout. Qu'on pardonne encore à ceux-là qui nous avaient offensés. Qu'on les juge pour ce que l'amour avait fait d'eux... non pour les conséquences de leur amour, mais pour ce que l'amour avait fait de petites personnes comme eux. On sentait bien que quelque chose d'eux ne passerait pas, ne se livrerait pas... Ne tomberait pas comme ça au simple appel de leurs noms. Qu'est-ce qu'on pouvait. Qu'est qu'on savait. C'était ce sentiment de les savoir en même temps livrés et invincibles. Leur incapacité d'être aimables et, à vrai dire, d'être humains, d'être comme tout le monde... Ou bien était-ce nous-mêmes qui étions soudain empêchés de les regarder en humains, empêchés de leur parler, de les juger aimablement. Il faut dire qu'ils ne donnaient pas l'impression de s'être débrouillés en quoi que ce soit dans la vie. Ils ne donnaient pas l'impression d'être aimables vraiment. On les aurait bien mis avec les fous s'ils n'avaient pas paru si calmes. S'ils n'avaient pas eu ces mêmes yeux sincères l'un pour l'autre.

Abel était un petit homme. Pas assez petit pour faire pitié mais pas assez normalement petit non plus.

Il aurait peut-être fallu autre chose pour juger des comme eux. Mais qui oserait dire quoi ? Quelque chose de nouveau

peut-être. Quelque chose qu'on n'aurait encore jamais vu... qu'on n'aurait encore jamais osé avec des comme eux, comme tous ceux qui savent que l'abîme est là et y courent. Sans bornes. On les aurait bien rangés parmi les malades s'ils n'avaient pas eu cet air curieusement attachant malgré tout ce qu'on avait appris sur leur compte.

Cet air qui ne leur servirait à rien s'il n'était absolument inépuisable. Qui leur donnait même cet air de dire qu'ils étaient déjà entrés au paradis. Aujourd'hui même. Maintenant que tout le reste leur manquait, tout ce que les autres restés sur terre étaient bien sûrs de retrouver, tout ce que les autres gardaient près d'eux parce qu'on ne sait jamais, comme on dit... Cet air-là bien tranquillement désemparé, bien offert, ça pesait sur eux comme un couvercle. On ne pouvait pas lever ça. Leur douceur... Leur amour à ces deux-là. On connaît. On sait bien... Mais on ne sait pas comment ça se fait. Qu'ils ne cèdent rien en acceptant tout. Qu'ils restent comme eux en ayant fait ces choses-là. Dans cette ignorance d'enfants. Des comme eux, finalement, il devait y en avoir beaucoup mais on ne les voyait pas... ou on faisait semblant de ne pas.

Mais ce qu'ils avaient fait tout de même, ont dit les gens... Quand ces choses commencent, pas moyen de les arrêter. Pas moyen pour eux de ne pas être ces choses-là... Il s'en faut que nous-mêmes ne succombions pas à ces choses-là et que nous en soyons délivrés. Il s'en faut vraiment. Mais eux n'ont pas besoin de s'en défendre. Comme s'il n'y avait pas de mal à ça... comme si le mal c'était autre chose pour eux. Non pas tout ce qu'on fait sachant très bien qu'on ne doit pas, mais tout ce qu'on ne sait pas tout en le faisant très bien. Ou tout ce qu'on ne sait pas ne pas devoir faire tout en le devant une fois fait... tout en devant le payer une fois fait sans savoir.

Ce que nous savons, nous autres, nous ne le faisons pas. Ce qu'ils font, eux, ils le font pour savoir qu'ils le savaient bien, au fond.

Dans le box des accusés, ils paraissaient transparents. Ils se tenaient droits avec cette sorte de fatigue étrange qui ne pèse pas, qui n'écrase pas, mais qui semble au contraire étirer les personnes. C'étaient leurs silhouettes qu'on montrait dans les journaux... qu'on mêlait au pluvieux mystère des actualités, des faits divers... à cette litanie des événements où brusquement des gens comme n'importe qui se mettaient à ressembler à de pauvres monstres sans ressources, à peine sortis du ventre de leur mère... Oui, a-t-on trouvé, ça leur faisait de drôles de têtes de poissons hors de l'eau. Ça les laissait absolument seuls au monde, dans le gris du monde, et froissés, et roulés en boule.

Maintenant ils avaient une histoire... Un il-était-une-fois à eux... une histoire inimitable comme celles que chantaient les vieux autrefois tout en travaillant... qu'ils chantaient lentement pour oublier qu'ils n'avaient pas d'histoire, qu'ils n'avaient que le travail et la peine.

Oh, c'était quelque chose d'écrasant pour ceux comme eux qui n'ont pas reçu de vocation ni de don particuliers... Tous ceux qui marchent en effaçant les traces de leurs propres pas, qui marchent derrière eux-mêmes, jamais devant finalement.

Même dans le ciel, ils marcheraient encore de façon aveugle comme sur terre.

Et sur terre, ils marchent sans savoir qu'ils marchent. Ils font le chemin cent fois sans forcément trouver le temps long.

C'était tout de même bien à eux. Ça leur appartenait pour toujours. Et ce chemin-là ils ne le referaient jamais. C'était comme un mal qui devait se guérir à l'intérieur d'eux-mêmes. Un mal qui exigeait réparation d'eux-mêmes par eux. On avait beau les appeler, ils n'avaient pas l'air d'être là. Ou bien si, ils avaient l'air d'être déjà là depuis longtemps comme s'ils nous avaient attendus, comme s'ils nous attendaient toujours et qu'ils ne nous voyaient pas arriver. Nous aurions beau faire... Ils en feraient toujours plus que nous. Ça n'était pas difficile, ça n'était pas malin d'être comme eux. Mais nous autres, nous en ferions toujours moins qu'eux. Moins dans l'amour. Moins dans la fatigue de la vie. Moins dans l'innocence. Moins dans le crime.

Nous serons toujours battus par eux. Ils auront toujours le dessus.

Enfin mais pourquoi ?

Peut-être nous entendaient-ils depuis longtemps déjà venir vers eux. Peut-être savaient-ils que nous viendrions les chercher et qu'ils n'opposeraient rien, qu'ils se laisseraient prendre.

On les avait bien pris d'ailleurs... facilement. On les avait enfermés. Pour rétablir notre paix, pour rendre notre justice. Et ils nous avaient bien vu arriver avec cette paix pleine de victimes, cette justice qui faisait autant de mal que le mal lui-même. Peut-être finalement que leur paix à eux était tellement privée de tout qu'elle ne se voyait pas, qu'elle ne s'entendait pas.

On avait beau les juger, ils restaient bien eux-mêmes en paix. Ils ne faisaient jamais un pas au-delà de ce à quoi ils avaient été irrésistiblement poussés... jamais un pas au-delà du chemin, au-delà de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils étaient l'un avec l'autre.

Ann avait dit à Abel qu'au bout de ce chemin-là, il y avait quelqu'un d'autre qui les attendait, un peu comme un père attend ses enfants. Qui les attendait par-delà tout ce qu'ils avaient fait. Qui se tenait dans l'ombre de l'avenir pour tout réparer avec douceur et pitié. A ses pieds, avait dit aussi Ann, il y a tout le mal qu'on a fait depuis le commencement du monde... Tout le mal est déposé à ses pieds et trouve là son repos. Le mal qu'on fait ressemble ainsi à une grosse bête fatiguée qui souffle un peu, qui ferme ses yeux jaunes, et qui lèche les pieds de celui qui attend.

Abel avait bien essayé de répéter tout ça aux hommes qui l'avaient interrogé. Alors on avait dit à tout le monde : « Ce qui frappe, c'est leur absence de culpabilité. »

C'était pire sans doute. On ne faisait plus cela. On ne se perdait plus de cette façon-là. Sans jamais penser à se sauver. Sans vouloir en réchapper. Comme si jamais devant eux on avait osé dire qu'il y en avait qui se sauvaient, qui faisaient tout pour en réchapper. Et quand on pense, ont dit encore les gens, qu'ils étaient comme tous les autres, apparemment ordinaires, apparemment comme tous les autres.

C'était pire sans doute. Ils se sentaient tous les deux inexplicablement sauvés au bout du compte... pardonnés, rachetés... Quelque chose les avait rendus infatigables... Il fal-

lait bien qu'il se soit passé quelque chose. Il y avait comme un secret que les autres haïssaient. Une sorte de tendresse que ces deux imbéciles sentaient tout contre eux. Eux que les jours semblables avaient ployés comme des cous de cygnes qui se déplient au moment de mourir. Eux si maigres de courage... si maigres en tout finalement comme un cou de cygne qui se tord... dans les cuissons des soucis, des peines qu'ont les gens comme eux. Apparemment ordinaires. Simples comme nous tous. Mais si simples jusqu'à l'âme, tout de même, comme ceux qui n'ont pas peur de voir se multiplier les pains et les poissons, si ordinaires finalement que ça ne leur pose pas de questions, qu'ils savent qu'il n'y aura plus jamais, éternellement jamais, que des gens comme eux sans étonnement, que de petites gens comme eux à voir tout cela. Sachant qu'un jour il n'y aurait plus jamais, éternellement jamais que de petites gens comme eux.

Les gens étaient toujours les gens. Même punis, même tombés si bas... C'étaient toujours les mêmes finalement, comme ils l'ont été si souvent, tous les soirs de leur vie en se couchant. Ils n'en revenaient pas eux-mêmes... On a tous pensé ça en les voyant. Qu'est-ce qu'ils étaient devenus vraiment ? Pourtant c'étaient les mêmes gens. C'était le même monde autour d'eux et nous. On n'avait pas changé le monde... On n'allait pourtant pas changer le monde pour eux maintenant... Maintenant, oui, qu'on les avait séparés de la vie des hommes qui ne tuaient pas, qui ne volaient pas... de la vie harassée des hommes où le temps presse on ne sait jamais pourquoi, où la vie n'est jamais comme elle devrait être finalement. Il y avait des millions de vies, et toutes maintenant rejetaient les leurs. Des vies toutes semblables, à la même vieille trame usée, aux mêmes histoires malheureuses racontées en famille, les jours de fête. Des histoires de mariages et de séparations, de naissances et de deuils... Comment toutes ces vies n'avaient-elles pas charité de leurs sœurs ? Avec leur même fardeau de peines. Leurs sœurs, les vies renversées, les vies criminelles, les vies oubliées... et qui traînent derrière elles les mêmes démons épuisés.

Comment les vies n'avaient-elles pas pitié entre elles ?

Comment tout continuait, comme toujours, tout continuait comme si de rien n'était ?

Quel dommage, ont murmuré certains. Quelle pitié. C'étaient des vies comme les autres qui avaient commencé comme les autres, comme une vie peut commencer, comme elle peut évidemment. En commençant tout de même, comme ses sœurs les vies. Ses petites sœurs les vies moyennes en tout, même en commencement.

Mais maintenant personne ne voulait plus rien savoir. C'était comme si le monde avait été changé. On parlait de leurs deux vies en disant qu'on ne savait pas ce qui s'était préparé dans leurs vies, qu'on ne s'était pas douté de ce qui allait arriver. Qu'on ne pouvait pas se douter de tout ce qui se passait dans les vies des autres, on ne pouvait vraiment pas. Quelle tâche sinon. Quelle responsabilité.

Alors on a parlé d'eux un peu comme on parle en passant du triste sort des uns, de la chance des autres, de la beauté et de l'amour anéantis par une catastrophe... de la mort scandaleuse de jeunes innocents... tandis que de gros profiteurs paraissaient s'en tirer toujours au point qu'on peut se demander s'il y a une justice.

On s'était échangé les détails de leur histoire terrible qu'on avait fini par confondre avec d'autres plus terribles encore. On avait dit qu'il aurait mieux valu pour eux mourir après ça. Parce que leur liaison était indéfaisable autrement, qu'elle s'était soudée dans la noirceur, dans la folie. Même dans la mort, ajoutaient certains, ça ne finirait pas... Vous entendez ? Vous savez ce que ça veut dire ? Ils avaient traversé toute pénitence à la vitesse de la foudre. Ou bien ils étaient en deçà... Vous comprenez enfin ? Ils éprouvaient une confiance inconnue... une assurance incroyable. La mort ne les séparerait pas. Peut-être avaient-ils quelque chose à espérer de la mort. Ils étaient à ce point liés qu'ils avaient tout à espérer... même de leur séparation à présent, de leur soli-

Sur l'île de Batz, dans le Finistère, deux innocents se rencontrent et font l'échange du mystère de leurs vies.

On voudrait comprendre ce qu'il s'est passé là-bas pendant sept jours, comment le drame s'est noué, qui sont les responsables.

Mais la quête des coupables mène inexorablement à l'innocence.

Comme si l'innocence, c'était tout ce qui restait à comprendre une fois l'affaire élucidée, une fois passé le dénouement. Comme si chacun d'entre nous, avant de comprendre, avant de juger, avait à s'expliquer avec l'innocence perdue.



110 F
936225-3
ISBN : 2-86744-483-7
9-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS